

Pensionnaire au lycée de Rennes dans les années 60

par Yannick LAPERCHÉ

Récemment, à l'occasion d'une visite organisée par l'association Amelycor j'ai pu retourner au lycée Emile Zola, établissement que j'avais quitté en 1965 après y avoir passé sept années comme interne.

En entrant dans la cour que nous appelions alors « la cour des grands », je me rends compte que peu de choses ont changé si ce n'est la présence de deux porches qui donnent une ouverture sur la cour de la chapelle et sur la cour des colonnes¹.

Plusieurs souvenirs des années d'internat passées dans ce lycée sont très rapidement revenus à ma mémoire. Sept années c'est long d'autant plus que, entre septembre et juin, je ne rentrais à la maison que pour quelques jours à la Toussaint, les vacances de Noël et celles de Pâques. J'avais cependant la chance, par rapport à d'autres pensionnaires, de sortir le dimanche pour aller passer la journée chez mon correspondant en ville.

Le premier souvenir c'est bien sûr celui de mon arrivée dans cet établissement, à l'âge de 11 ans, un dimanche de septembre 1958. Ce jour là mon correspondant m'avait accompagné dès le matin pour que je puisse m'installer tranquillement et choisir mon lit dans un coin tranquille. A notre arrivée un maître d'internat nous accompagna dans le dortoir 9, celui des sixièmes situé au dernier étage du bâtiment qui donne sur l'avenue Janvier.

J'y découvris deux rangées d'une quinzaine de lits métalliques et, entre chaque lit, une chaise du même métal avec un tiroir et c'est la largeur de cette chaise qui définissait l'espace entre deux lits. A l'entrée du dortoir, le coin du pion, isolé par un rideau, et au fond une salle avec une trentaine de lavabos, sur deux rangs avec sur chacun un robinet pour l'eau froide.

Après avoir choisi et fait mon lit, ce fût la découverte de la salle des vestiaires partagée avec les internes du dortoir 8. Dans cette pièce aveugle, il y avait une soixantaine de petites armoires en bois avec un rideau, juxtaposées et disposées sur 4 rangs ; ces armoires étaient équipées d'une seule étagère (dont le fond était difficilement accessible même en se mettant sur la pointe des pieds), d'une barre pour accrocher des porte manteaux et d'un rideau. J'entreposai le contenu de ma valise dans l'une de ces armoires puis je terminai mon installation dans la salle d'étude des 6èmes au premier étage où je pris possession d'un des nombreux casiers gris qui couvraient le fond de la salle où je pu mettre sous clef mes affaires scolaires.

Rendez-vous me fût ensuite donné pour 19 heures au plus tard dans la cour des grands.



d. Sévaux

• L'aspect général du dortoir semble peu différent de celui-ci photographié dix ans auparavant en 1947-48 : espace restreint entre les lits, "cage" du surveillant. On note la cuvette émaillée et les malles. Ici les lits de tôle peinte sont encore les lits d'origine. Y. Laperche se souvient, lui, de lits à barreaux comme celui qu'on voit au fond à gauche.

• Il se souvient aussi que, par la suite - *baby boom* oblige - il a couché dans des dortoirs dont l'allée centrale était occupée par une rangée de lits placés perpendiculairement aux autres.

• Ajoutez quelques élèves étrangers en visite et vous aurez le spectacle photographié en 1964 par un élève allemand qui a glissé le document dans son compte rendu de séjour !



¹ Il s'agit des deux "passages-pompiers" ouverts par suppression de 2 classes en rez-de-chaussée, durant l'année scolaire 1974-1975. (NDLR)

Lors de cette installation rapide je n'avais vu qu'une toute petite partie de ce lycée et ce n'est que plus tard que j'allais découvrir son étendue. La difficulté à s'y repérer, notamment dans la cour des colonnes, fût pour moi une source d'angoisse dans les tous premiers jours avec la peur de ne pas trouver la salle de classe ou celle d'arriver en retard au réfectoire.



Mis à part le remplacement de l'éclairage au gaz par l'électricité et l'installation d'un passe plat dans les années 1950, il y eut peu de changements dans l'aspect des réfectoires entre 1889 et 1995 date de la construction du restaurant actuel.

La découverte de la cour des grands le soir fût assez impressionnante : des centaines d'élèves parmi lesquels on pouvait facilement repérer les petits nouveaux qui observaient timidement l'agitation des plus grands (jusqu'aux élèves de terminales) et attendaient avec un peu d'anxiété l'arrivée d'adultes qui allaient leur donner des informations sur le déroulement de la soirée. Le premier signal fût l'ouverture au fond de la cour d'une rampe de robinets disposée au dessus de ce qui pouvait ressembler à un abreuvoir.

Après le lavage des mains ce fût la découverte du réfectoire, une grande salle au fond de la cour des grands avec deux rangées de tables pour dix personnes ; nous y étions regroupés par classe et c'est autour de ces tables que se nouèrent les premiers contacts et que le maître d'internat nous donnât les premières informations sur le déroulement de la vie d'interne.

Cette vie de pensionnaire était sans grande surprise : lever à 7 heures (6 heures 30 à partir de la seconde), petit déjeuner à 7 heures 30 avant d'aller rejoindre les externes dans la cour pour l'entrée en classe de 8 heures jusqu'à midi avec souvent quatre heures de cours.

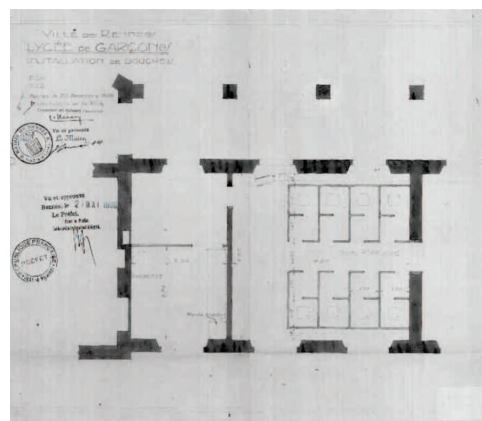
A midi nous nous retrouvions entre pensionnaires pour le repas et la récréation de 12 heures à 13 heures 30 dans la cour de la chapelle pour les plus jeunes, la cour des colonnes ou la cour des grands, la seule cour pour fumeurs. Nous passions le plus souvent ce moment à jouer au « foot » ce qui faisait une très forte densité de footballeurs dans toutes les cours et avait nécessité la protection de toutes les fenêtres des classes du rez-de-chaussée par des grillages épais et serrés qui ont maintenant disparu.

A 13 heures 30 c'était l'entrée dans la salle d'étude avant de rejoindre les salles de classe pour 14 heures jusqu'à 16 heures, heure à laquelle nous pouvions accéder au réfectoire où étaient mises à disposition pendant quinze minutes des carafes d'eau et de grandes corbeilles de pain tranché sur lequel nous pouvions tartiner notre beurre (souvent rance) où nos confitures personnelles (parfois avec des moisissures) que nous conservions tant bien que mal dans un placard non réfrigéré. Après ce goûter, ceux qui n'avaient pas cours pouvaient profiter d'une heure de récréation et à 17 heures nous nous retrouvions tous dans la salle d'étude jusqu'à 19 heures 30.

Les après-midi étaient particulièrement longs surtout les jours où nous n'avions pas pu profiter de la récréation de 16 heures. Après le repas, nous retournions en salle d'étude jusqu'à 20 heures 40 (21 heures 40 après la seconde) avant de monter au dortoir en rang par deux et en silence sous la conduite du maître d'internat et la surveillance discrète du surveillant général souvent posté dans un endroit sombre au détour d'un couloir.

Quelques « petits évènements » venaient rompre cette monotonie comme la douche du mercredi, la ballade du jeudi après-midi, une visite à l'infirmerie et - très rarement - un accès à la télévision.

Pour la douche hebdomadaire, le maître d'internat venait nous chercher en salle d'étude et nous conduisait dans la salle des douches située au rez-de-chaussée de la cour des petits. Après nous être déshabillés, nous attendions notre tour en slip dans le couloir d'accès aux huit cabines, puis nous venions prendre place devant chacune des cabines. Dès que les cabines étaient libres le plombier de service nous demandait d'entrer puis actionnait deux grands robinets, un pour l'eau chaude, un pour l'eau froide. Nos cris « trop chaud ! trop froid ! » lui permettaient d'effectuer les réglages. La fin de la douche était annoncée, après quelques minutes, par « on va fermer » suivi trente secondes plus tard de « on ferme ». Parfois, notre « petite » distraction était de continuer à crier pendant la douche « trop chaud ! trop froid ! » ce qui généralement entraînait une fermeture brutale des robinets sans préavis et tant pis pour ceux qui étaient encore tout savonneux.



Le mode de réglage de la température peut paraître quelque peu archaïque mais les douches chaudes étaient un immense progrès apparu seulement en 1936.

La sortie du jeudi après-midi était un événement immuable.

Tous les pensionnaires de la 6^{ème} à la seconde étaient regroupés à 13 heures 30 sous les arcades dans un coin de la cour des colonnes en rang par trois, les petits devant et les grands derrière. Le surveillant général faisait deux ou trois groupes. Chaque groupe était confié à un maître d'internat qui recevait une feuille de route avec la destination et un itinéraire très précis. Les destinations étaient sans surprise : des terrains vagues à la périphérie de la ville comme celui des Gayeulles, du boulevard Marbeuf, du quai de la Prévalaye ou encore de Bréquiigny. Nous restions une heure sur place puis faisions le chemin inverse pour un retour vers 16 heures 30 au lycée.

Ceux qui avaient été « sélectionnés » par les professeurs d'EPS pour l'ASSU avaient la chance d'échapper à ces « ballades » très ennuyeuses.

Pour les moins sportifs, la séance mensuelle du ciné-club à « la maison du peuple » rue Saint-Louis organisée par Monsieur Lecomte était la seule échappatoire.

Même « collés », les internes ne pouvaient se soustraire à la ballade.

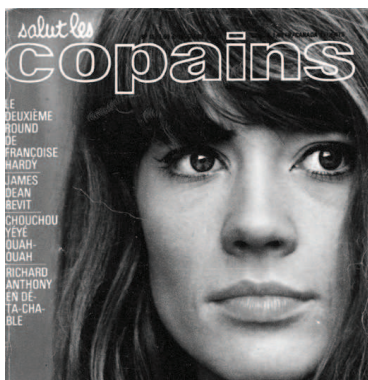
En cas de besoin, nous avions la possibilité d'aller à la « consultation » quotidienne de 19 heures 15 à l'infirmerie. Nous pouvions nous y rendre seul (sans doute le seul moment sans surveillance) avec l'autorisation du maître d'internat.

Les jours de grande affluence, l'infirmière, aidée par un étudiant en médecine, devait faire un tri rapide de ceux qui avaient besoin de soins et de ceux qui étaient à la recherche d'une dispense de gymnastique voire d'un court séjour à l'infirmerie dans l'espoir d'échapper à une « composition » de math ou de français.

Il y avait aussi ceux qui venaient seulement dans l'espoir de rencontrer la fille de l'infirmière.

Tout le monde recevait un traitement consigné sur un registre et, en cas de pathologie incertaine, c'était souvent un gargarisme. Je me souviens très bien des bols métalliques à moitié remplis d'eau tiède alignés sur la table et dans lesquels l'infirmière versait une « rasade » de *synthol*. Nous prenions ces bols et allions en groupe vers les lavabos pour effectuer ces bains de bouche de la façon la plus bruyante possible.

Vers 1960 une télévision fut placée dans le parloir sur une console et son écran était caché par une porte verrouillée. La clef était dans le bureau des surveillants généraux. Les maîtres d'internat étaient nos meilleurs alliés pour négocier l'accès à cette salle, qui au début restait exceptionnel et dépendait beaucoup du surveillant général de service et de son humeur du moment (la permanence de Monsieur Mabire était peu favorable).



Beaucoup de raisons pouvaient justifier un refus ou annuler une autorisation souvent demandée plusieurs jours à l'avance comme par exemple des bavardages dans une salle d'étude ou un réfectoire trop bruyant.

Je me souviens surtout d'autorisations données pour voir des matches de l'équipe de France de football ou du stade de Reims.

L'accès restait exceptionnel sauf le samedi soir où, avec le temps, l'accès devint plus facile pour ceux d'entre nous qui restaient au lycée. Cette petite ouverture nous permettait au moins de pouvoir ensuite partager certaines discussions dans la semaine avec les externes à l'époque de la découverte des « yés-yés ».

C'étaient quelques souvenirs tels qu'ils me sont revenus en mémoire à l'occasion de cette visite.

Je serais très heureux de les partager avec d'autres personnes qui ont vécu cette période qui correspond à une partie importante de ma jeunesse et aussi de pouvoir en préciser (ou en exhumer) d'autres enfouis plus profondément dans ma mémoire.

Yannick Laperche

Toute correspondance concernant cet article peut être envoyée à l'Amélycor (voir adresse précise page 1) qui transmettra à l'auteur (NDLR)



Charles Lecomte
professeur d'histoire